Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 3 (1980)

Artikel: Contes et légendes : la boule de feu et la Borne ensorcelée
Autor: Surdez, Denys
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064226

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La Boule de feu et la Borne ensorcelée

« Le *Nicolas chez la Blanche* habitait la ferme de l'Aiguille dans les parages du Moulin de la Mort, dans la côte du Doubs au-dessous du hameau du Cerneux-Godat.

Il y vivait heureux, avec sa sœur Blandine ; vieux garçon et vieille fille, mais bon et honnête garçon, bonne et honnête fille. Tous deux vivaient simplement dans leur petit rural enclavé dans la Côte de l'Envers, élevant deux vaches et quelques chèvres, cultivant leur terre sans machine, sans cheval, sans bœuf même. On attelait la « Rouge » quand c'était nécessaire.

Ils possédaient une modeste forêt, suffisante pour leur fournir bois de feu et fagots pour alimenter l'âtre, chauffer la chambre de ménage, les deux alcôves et le four à pain.

Un jardin bien entretenu, fertile parce que bien puriné et engraissé, un verger entourant la ferme, un champ de blé, un de pommes de terre, un coin de lin, un autre de chanvre leur fournissaient le nécessaire et même plus.

Le bas de laine était bien garni. Les ventes de miel, d'œufs ou de lapins, les lièvres tirés à l'affût ou pris dans les pièges à lacets, les peaux de renards et les truites capturées dans les nasses que Nicolas posait dans les goulets des rapides du Doubs, leur rapportaient de bons et beaux écus. Nul mieux que lui ne s'entendait à la distillation des pommes et poires sauvages, de la gentiane, du sureau, de l'alise, de la damassine et de la sorbe, et la vente de distillée était également source de revenus appréciables.

Leur vie s'écoulait, tranquille, heureuse. Le soir, il fumait sa pipe en consultant l'almanach, tressait des paniers ou des corbeilles tandis que sa sœur cardait le lin, le chanvre ou faisait tourner la roue du rouet.

Ils ne sortaient guère : le dimanche et les fêtes pour assister à l'office divin, rarement en semaine.

Cependant, Nicolas ne manquait jamais les deux foires des Bois, même s'il n'avait rien à vendre ou à acheter. Il les attendait avec impatience, car il y revoyait ses vieux amis, reprenait contact avec le monde, apprenait les nouvelles courant le pays et se renseignait sur l'évolution des prix. Il n'oubliait jamais de rapporter à *« la » Blandine* des caramels, du chocolat Suchard et des *« papillotes »,* sortes de bonbons enveloppés de papiers sur lesquels étaient imprimés des dictons ou des devinettes à double sens.

A midi, il se rendait à l'*Ours* pour manger les tripes ; il jouait aux cartes et repartait vers les cinq heures pour fourrager. Toujours gai et ayant bien les pieds sur terre, il était porté à voir le monde en beau, surtout en fin d'après-midi après de bonnes rasades de vin de Neuchâtel et un ou deux verres de pruneau par-dessus.

Cette année-là, en 1880, il s'était rendu comme de coutume à la foire d'été. Les foins étaient rentrés et la moisson attendait encore. Il faisait un temps magnifique. Il avait vendu à bon prix le petit taurillon qu'il avait emmené le matin.

Il dîna avec *« le » gros Basile des Fonges, « le » Joseph de la Pâture* et *« l' »Auguste des Barrières*, son cousin. Après les cafés et les petits verres de distillée traditionnels, ils se mirent à jouer aux cartes. Le temps passa si vite que l'heure de fourrager arrivée Nicolas était encore attablé avec ses compères. Il ne se faisait pas trop de soucis *« la » Blandine* était à la maison et elle ferait le nécessaire.

Ils soupèrent ensemble, tous les quatre. La nuit tombait mais aucun d'eux n'était pressé de rentrer. Ils aimaient à se retrouver ainsi à chaque foire, causant de tout et de rien. On parla du temps, on évoqua des histoires de la vie militaire, on se plaignit par habitude, on se rappela le souvenir de parents et d'amis disparus, on passa en revue naissances et mariages. Dans la fumée des pipes, on risqua quelques histoires grivoises, dont les curés n'étaient pas exclus, puis on glissa vers l'évocation du temps passé.

Insensiblement, comme toujours, on retomba dans la narration de faits troublants et inexplicables : des vaches taries, des apparitions, des histoires de fantômes... On se

parlait en baissant la voix et en jetant des regards en-dessous, à droite et à gauche.

L'un parlait d'un lièvre boiteux que bien des gens avaient vu, assurait-il avec serment ; il semblait toujours à portée de main, mais nul ne put jamais le saisir. Les plombs de chasse semblaient glisser sur sa peau.

« *Le* » *Basile* raconta sa vieille histoire du mouton noir. Un oncle de sa femme, *le père Anastase*, revenait du Cerneux-Veusil. Il s'aperçut qu'un jeune mouton le suivait. Il n'avait jamais vu bête avec toison si noire. Nul n'en possédait de pareille dans toute la Montagne des Bois. Elle n'était pas craintive et il la caressa. Sans doute un mouton égaré. L'idée lui vint de le ramener à la maison. L'animal semblait fatigué et boitait. Il le saisit et le déposa sur ses épaules. Après quelques dix minutes de marche il entendit le mouton lui crier dans l'oreille : « Anastase, tu me portes ! » Saisi de terreur il le jeta à terre et s'enfuit à toutes jambes.

Pensif, « le » *Joseph de la Pâture* déclara : « Il avait sûrement volé la bête et il a été puni. On ne tire pas bénéfice d'une mauvaise action. Si la justice des hommes n'intervient pas, n'oublions pas celle de Dieu, à moins qu'il ne laisse les coudées franches à la malice du Démon. Tenez, je vais vous raconter ce que m'a dit mon père. Il a juré sur l'Evangile que c'était la vérité.

Vous savez tous les trois qu'il arrive, malheureusement trop souvent, que de mauvaises personnes déplacent les pierres qui bornent nos champs afin d'agrandir leur domaine. D'autres laissent volontairement ouvertes les barrières des pâturages ; le bétail s'engage alors dans un marais, se perd dans les forêts ou tombe en bas des rochers. Dieu les punit comme suit. A leur mort, les déplaceurs de bornes sont changés en boules de feu portant une de ces pierres de limite. Pendant cent ans, les nuits de vieille lune, ils doivent errer dans les parages où elles avaient été déplacées.

Quant aux ouvreurs de barrières, durant un siècle également, ils devront ouvrir et refermer les barrières lorsque le ciel est sans lune. Ils ne trouveront le repos qu'après cette longue expiation.

Nicolas se mit à rire : « Ce ne sont là que contes de vieilles femmes », s'exclama-t-il. Mais son ami se fâcha : on ne pouvait mettre en doute les affirmations de son père. La discussion allait s'envenimant lorsque le guet de nuit fit son apparition : « Messieurs, c'est l'heure ! Videz vos verres ! » leur dit-il. Les quatre amis se levèrent péniblement, se souhaitèrent bonne rentrée et bonne nuit et, malgré le petit incident de tout à l'heure, se serrèrent chaleureusement la main. Chacun se dirigea alors vers la maison.

La nuit était très sombre. On était en vieille lune. Nicolas gagna la Petite Côte, redescendit Sous les Rangs, passa près du petit marais du Canon et prit le sentier conduisant à la ferme du Bois Banal.

En marchant, il réfléchissait à la conversation de la soirée et riait en lui-même. Un chien aboyait du côté des Prailats, le hululement d'une chouette troublait désagréablement le silence de la nuit. Il arriva près de la barrière du pâturage chez Louvet. Au moment où il s'apprêtait à en détacher la chaîne et soulever le loquet, elle s'ouvrit toute grande sans qu'il l'ait touchée. Stupéfait il s'avança et la vit se refermer toute seule. La peur le saisit. L'histoire du père de Joseph serait-elle vraisemblable ?

Bientôt sa peur se changea en terreur. Venant du chemin des Sarrasins, lequel reliait la rive du Doubs — par la Grosse Côte — au replat des Prailats, une boule de feu s'approchait à vive allure. Elle changeait parfois brusquement de direction. Un instant plus tard, elle le frôla presque. Il remarqua qu'une borne était placée sur elle et il entendit distinctement une voix lugubre répéter sans arrêt : « Où faut-il la replacer ? Où faut-il la replacer ? »

Il demeura longtemps figé sur place, claquant des dents, ses jambes le portaient à peine et son corps devenait froid comme marbre. Il s'efforça de reprendre courage. Mais toujours cette maudite sphère de plus d'un pied de diamètre allait et venait avec sa borne répétant inlassablement son refrain : « Où faut-il la replacer ? »

Il reprit quelque peu ses esprits et s'engagea dans le chemin bordé d'épaisses haies de noisetiers conduisant au hameau du Cerneux-Godat. Il y avait encore trois barrières sur sa route. Chaque fois elles s'ouvrirent et se refermèrent sans qu'il les touchât. La boule de feu continuait son infernale sarabande. Il descendit la *« charrière »* menant à sa petite ferme. Quand il aperçut le toit en bardeaux de sa demeure, le courage lui revint mais, soudainement, une violente colère lui monta à la tête contre cet objet diabolique. Il traversa son verger. La borne était à ce moment à plus de trois cents pieds de lui. Il entendait cependant très nettement encore la supplication criée par la boule de feu : « Où faut-il la replacer ? »

Alors, se sentant en sécurité, il ouvrit la porte de la maison et cria de toutes ses forces : « A mon derrière ! »

Il n'eut que le temps de refermer l'huis. Avec une vitesse inouïe la boule de feu se précipita sur lui frappant la porte avec une violence extraordinaire. Nicolas poussa un cri de terreur.

« La » Blandine qui ne dormait pas, crut que son frère l'appelait, ce qui n'était pas dans ses habitudes lors d'une rentrée tardive. Elle se leva, alluma la bougie et fut fort surprise en apercevant Nicolas immobile sur les pierres plates de la cuisine et la regardant avec des yeux exorbités.

« Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle, tu n'es pas dans tont état normal, es-tu malade ? Mais il ne répondit rien. Il s'assit, s'épongea le front, attendant que les battements de son cœur s'apaisent. Alors, seulement, il raconta tout. La soirée avec les amis, leur discussion, les dires de Joseph, enfin ce qui lui était arrivé avec les barrières qui s'ouvraient et se refermaient seules, la boule de feu qui portait une borne et avait failli l'écraser contre la porte d'entrée. *« La » Blandine* ne crut pas un mot de ce qu'il racontait. Elle se contenta de lui dire : « Vois-tu, Nicolas, les petits verres que tu as bus t'ont troublé le cerveau. Va te coucher. Demain matin, quand tu te lèveras pour faucher, tu vas bien rire en pensant à la peur que tu as eue. » Mais Nicolas ne dit rien. Il se déshabilla et s'enfila dans son alcôve.

Le lendemain, vers les cinq heures, il entendit *« la » Blandine* pousser un grand cri. Elle s'était levée avant lui pour ouvrir aux poules. Il se précipita à la cuisine, se demandant ce qui se passait.

Sa sœur, comme pétrifiée, blanche comme une morte, lui montrait du doigt l'extérieur de la porte d'entrée. Le bois était aux trois quarts carbonisé. Le père de Joseph avait dit vrai. L'histoire des barrières, de la boule de feu, des pauvres âmes punies, tout était réel.

Le soir venu, Blandine et Nicolas allumèrent le cierge bénit devant le crucifix de la grande chambre et prièrent longuement par les âmes des pauvres trépassés qui de leur vivant déplaçaient les bornes et ouvraient les barrières. Dieu dut faire grâce à leurs prières car depuis ce jour, nul ne vit plus de barrières s'ouvrir seules, ni de boules de feu errant à travers les pâturages du pays.

Denys Surdez